

Le couteau sur la table (roman de Jacques Godbout)

Jacques Folch-Ribas

Volume 7, Number 3 (39), May–June 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1965). Le couteau sur la table (roman de Jacques Godbout). *Liberté*, 7(3), 299–301.

Le couteau sur la table

(roman de Jacques Godbout)

La vie moderne, pour Godbout, c'est un mélange détonant. Des articles de journal découpés et piqués aux murs; du sexe; des phrases que l'on commence, et puis on n'a pas le temps de les terminer (d'ailleurs personne n'écoute plus, maintenant, une phrase complète — qui a le temps d'attendre l'adjectif? qui a le temps d'attendre et de digérer une phrase bien ronde? c'est fini tout cela); des noms de villes et villages que l'on tire de leur oubli l'instant de les nommer — puis on les abandonne à leur inexistence; du sexe; un peu de haine cinglante tout à coup; des réminiscences d'un voyage, un personnage mexicain; la ville de St Malo...

Et baignant tout cela, les bruissements de cette langue obsédante, vague comme la pensée, dans laquelle nous essayons de survivre, que nous comprenons trop pour la mépriser ou pour l'oublier, et qui est si pratique, si pratique pour conclure ou arrêter l'effort de la pensée.

Le *couteau sur la table* est le récit d'une *d'ésinvolture*. Par certains côtés, je ne cesse de penser à Lafcadio. Autant *l'aquarium* était le récit d'une observation du monde, et d'un abandon final — qu'ils se débrouillent, tous ces poissons étrangers, semblait dire Godbout, moi je m'en vais, autant le *couteau* peut faire comprendre, devrait faire comprendre le pourquoi de ce sentiment d'impossible qui est en train de devenir l'attitude favorite d'une certaine classe de canadiens-français. Toutes les raisons sont là, exposées clairement. Faire l'amour honnêtement, en essayant de créer la troisième personne qui ne serait ni lui ni elle mais une autre: impossible. Prendre possession d'un continent aux mille habitudes, aux mille langues, aux mille paysages, aux mille villages (avec des noms alignés, des noms... on dirait Chichen — Itza et Vladivostok), prendre possession de tout ça et

se dire "c'est mon pays, c'est un pays": impossible. Aller au cinéma français avec Patricia, *votre* Patricia et l'entendre vous dire en anglais... impossible. Essayer de rester entre soi (et quelques belles pages de discussions dans les tavernes devraient être retenues chez Godbout pour une anthologie de l'onanisme): impossible. Alors, s'en aller aux Etats, se fondre, s'exiler? A quoi bon, dit-il, et il parle d'alcool et d'oubli impossible.

Le couteau sur la table porte témoignage sur des fins. Il ne recherche pas les causes, ni les moyens. A ce titre, c'est une étude objective de droite. On le lui pardonnera volontiers, ces cent soixante pages ayant déjà le mérite de bien décrire ce qui est — et nous n'en avions pas de semblables.

C'est un film, aussi, les tics de montage compris. Sa rapidité d'exposé me ravit. Je reviens à Lafcadio: Gide aurait aimé peut-être ces pages pour leur rythme. Pour rester plus près de notre âge, il faudrait les rapprocher de certains écrits de Salinger qui, près d'elles, paraissent affreusement lents, lourds, pâteux comme des matins pénibles. Godbout a l'air calme comme ça, je sais, mais. (Tiens, je prends ses tics)

Je ne regrette qu'une chose: cette pauvre Madeleine, à peine effleurée. La description ici se fait timide, maladroite. Il est vrai que le sentiment va mal à un procès-verbal. On ne sent rien, on aurait voulu (sadisme?) pouvoir faire quelques bons et solides reproches à celle qui semblait commencer d'incarner la mère, comprendre là aussi qu'il est impossible de revenir en arrière. Mais non. Le tableau n'est pas tout à fait complet. Je me console: le personnage était déjà d'une telle tristesse, au départ, que je crois le reproche déjà suffisant.

J'ai aimé *le couteau sur la table*, comme j'avais aimé le *libraire* de Bessette. C'est une sorte de spasme de bonne santé. On n'y parle pas de romances et pourtant le personnage (il, Godbout, je, eux?) est d'une tendresse infinie. On n'y touche pas au couteau et pourtant c'est un livre violent. On n'y décrit pas le dégoût, on s'y dégoûte. L'exotisme n'y sert pas de facilité. Et surtout le superficiel, plaie de notre temps, ne s'y accroche que pour mieux décrire.

J'ai aimé aussi ce livre parce qu'il manifeste pour une façon de vivre (qui en vaut bien une autre). Nous vivons souvent de désabus (je dis "nous" en m'autorisant de la dédicace du livre: "à ceux de Liberté, en signe d'amitié". Cela me permet de m'ap-

proprier un peu le genre de vie dont je vais parler) nous vivons souvent de désabus, ou encore: nous avons reconnu la complexité de certains problèmes de notre monde, l'impossibilité de raisonner de façon manichéenne. Le bien et le mal ne sont pas nettement tranchés. Poser les problèmes ne les résout pas obligatoirement. Un sentiment d'impuissance (l'homme dépassé par le fait) domine notre société. La morale (quelle morale, naturelle, chrétienne, sociale?) est elle-même du domaine de l'ambiguïté. Bref, un certain sentiment d'à-quoi-bon est notre pain quotidien. Le livre de Godbout exprime par son atmosphère plus que par ce qu'il dit vraiment (avez-vous remarqué le dialogue très souvent Ionesco?) ce désabus, cet à-quoi-bon (encore Lafcadio). La précipitation de l'événement, au sens physique, apporte au livre une précipitation, au sens chimique, un précité, qui fait mieux encore sentir l'ambiguïté d'une lutte de l'homme contre la société. Je crains bien qu'un public européen, fatalement déphasé par rapport à la pulsation du monde contemporain, fatalement encombré ou entravé par une tradition lourde à porter, je crains bien que l'exposé brutal (clinique) des faits ne dépasse ce public. Là encore, Godbout répond que l'on ne peut, que l'on ne doit pas tout expliquer. Là encore, il a raison. Il faudra accepter ce pays comme il est, le vivre comme il est. Je m'empresse de citer le mot récent de Gaston Miron: *ne pas faire comme si, faire comme c'est*. Le couteau sur la table compte les joueurs: Am Stram Gram, I, Ni, Mi, Ni, Mai, Ni, Mo (1). Ces joueurs-là en valent bien d'autres.

(1) Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi un écrivain n'a pas le droit de choisir son titre. Il faudra un jour signer une convention collective avec les Editeurs. Mais ceci est une autre histoire.

Pour les âmes

(poèmes de Paul-Marie Lapointe)

Dans *Choix de poèmes arbres*, Paul-Marie Lapointe avait surtout traduit notre univers physique, notre espace géographique; et, bien sûr, il y chantait aussi l'homme de cet espace, mais